

# L'OPTIQUE INCOMPLÈTE D'UN GRAND ROMANCIER

Paul Gilmot  
Mar del Plata

## I. LA MORT D'UN VILLAGE

Le sens primitif du mot corps, selon le gros dictionnaire Robert, est la partie matérielle d'un être animé, le plus souvent considérée unie à une partie immatérielle. Il ne se dit que de l'homme, de l'organisme humain, par opposition à l'esprit, à l'âme. Mais dès le XIII<sup>e</sup> siècle on parle de corps céleste dans le sens d'un objet dont la matérialité est évidente et aussi, abstraitement, de corps de loi, dans le sens d'un ensemble juridique. Cette évolution et, d'une certaine façon, cette déviation n'a pu empêcher que dans le vocabulaire courant et surtout en philosophie classique, on dit que l'homme est composé de corps et d'âme, corps et esprit. On parle de l'union substantielle, la compénétration du corps et de l'âme. Cependant le mot corps a fini par désigner aujourd'hui exclusivement la matière, en laissant tomber son complément l'esprit. Nos contemporains parlent abondamment du corps, des soins à lui donner, mais ne soulignent que très rarement, pour ne pas dire jamais, l'union du corps avec l'esprit.

Regain qui date de 1930 harmonise le corps avec le retour à la nature. Cette harmonie semblerait anticiper un désir latent qui palpite au coeur de notre culture, une vie simple au milieu d'une campagne verdoyante, loin du béton, du bruit et de l'insécurité de nos villes, dans une communauté où s'effaceraient les conflits inévitables et inhérents à une société organisée et marquée par une technologie dévorante et inhumaine. C'est le cas, pour ne citer qu'un exemple, des quartiers dits fermés et protégés, les *country*s qui occupent les environs plus ou moins lointains de nos cités.

Cette vision, illusoire ou utopique, dont Giono s'érige en promoteur, et qu'il s'est efforcé de mettre en pratique, dans une expérience communautaire qui ne dura que quelques années, devient un thème récurrent dans nombre de ses écrits, mais en particulier dans *Regain*, roman qui symbolise et synthétise

---

dès le début de sa carrière d'écrivain, l'essentiel de sa pensée. Giono évolue de toute évidence dans son regard sur l'homme et surtout dans son style, mais il reste lui-même sans métamorphose. On découvre donc dans *Regain* l'essentiel de sa pensée marquée par la symbiose de l'homme et de la nature. C'est dans une tonalité vivante et corporelle que le roman nous décrit l'homme, les paysages et les éléments qui en font partie. On le note d'abord dans le portrait physique des personnages. Panturle, le protagoniste du récit, est un homme énorme qui ressemble "à un morceau de bois qui marche"(17). Quand il se redresse, c'est un arbre. L'homme est vu comme un élément qui se confond avec le milieu où il vit. La même assimilation se retrouve chez le charron du village à qui Panturle va rendre visite. Gaubert, c'est son nom, est un petit homme tout en moustache, qui n'a plus que la peau sur les os et qui vit allongé à côté de son enclume qu'il fabrique avec une poutre de frêne qu'il tord sur sa cuisse pour qu'elle en assimile la forme. Gaubert, trop vieux pour supporter le froid et la solitude de l'hiver, déménage chez son fils. Panturle l'aide et transporte sur son épaule l'enclume, qu'il dépose dans la carriole entre les jambes du vieux "qui la caresse. Il est heureux: Ça lui aurait fait pire que la mort de la laisser"(27).

Le départ de Gaubert préfigure déjà l'abandon de la Mamèche, le troisième personnage du récit. Son visage maigre et rouillé ressemble "à un vieux fer de hache"(29). En apprenant la nouvelle du départ de Gaubert, elle éclate de colère, incriminant la Vierge pour les injustices de son existence, la mort de son mari et de son enfant. Elle finit par s'apaiser et contemple Panturle.

C'est un homme encore jeune. Il y a du sang dans ses joues: l'oeil est vif. Il y a du beau poil sur ses joues, du beau poil bien sain, bien arrosé de sang. Il y a sur les os de la bonne chair épaisse, de la chair de quarante ans, dure et faite à la vie. Il a des mains solides ; la force coule comme de l'huile jusqu'au bout de ses doigts (36-37).

Ici se glisse un dialogue où la sensualité de la Mamèche se conjugue avec celle de Panturle. Si elle était plus jeune, mais c'est trop tard, car elle avait un corps de femme: "des mamelles et un ventre, et une bouche avec la langue pour l'embrasser, pour lui faire du plaisir"(31). Oui, dit Panturle, "il faudrait une femme. L'envie n'en prend quelquefois aux beaux jours. Mais où est-elle celle qui voudrait venir ici?" La Mamèche finit par lui demander: "Si je t'en mène une, moi, de femme, tu la prends? Oui, répond

Panturle, avec la moitié de son corps”(37). La Mamèche jouera désormais un rôle différent.

L'hiver est là et Panturle, dans sa tournée de chasseur de lièvre la voit de loin,

montée sur la lande. Elle était debout comme un tronc d'arbre ... elle disait: Il faut que ça vienne de toi d'abord... Elle parlait à quelque chose là devant elle, et devant elle il n'y avait que la lande toute malade de mal et de froid”(39).

La même scène se reproduit une autre fois avec le même discours. Panturle

s'est approché d'elle comme s'il avait voulu la prendre au lacet. Elle était encore devant ce morceau de colline toute sale ...devant les arbres nus qui n'en menaient pas large. Ne t'inquiète pas, disait-elle, ça me regarde! J'irai la chercher là où elle est, mais je te le dis. Il faut que ça vienne d'abord de toi. Elle le disait bien à tout ça qui était devant elle, parce que, à la fin, elle a bougé son bras, elle a pointé son doigt vers l'herbe, l'arbre, la terre (40).

Et cette année là, l'hiver est dur.

Chaque matin un soleil roux monte en silence; en trois pas indifférents, il travers la largeur du ciel Panturle a pris sa vraie figure d'hiver. Le poil de ses joues s'est allongé... on est peu à peu arrivé à ce temps où l'hiver s'amollit comme un fruit malade... tout d'un coup le voilà tendre... au sud, un grand nuage est à l'ancre, dansant sur place. Et puis ...il y a eu la pluie. ...Après ça on a eu le soleil qui a chauffé comme une bouche ...Elle a regardé le nuage ...elle reniflait de longs morceaux d'air ... le nuage montait doucement vers le large du ciel; il quittait la côte, il partait pour le voyage. C'est ça qu'elle voulait voir (40-41).

Survient alors

la grande débâcle du ciel. ...C'est le nuage à pluie, c'est le vent des quatre coins, c'est la grande chanson des arbres aux feuilles sèches, ces chênes têtus qui ont gardé le pelage de l'an passé et qui parlent

---

dans le vent avec la voix du torrent. ... Panturle est las et il a été vite endormi réveillé brusquement par un grand cri. ... C'était bien la Mamèche ... sur le rempart avec du feu dans la main. ... C'est le vent du printemps qui vient. ... Et maintenant Panturle a la gorge raide d'avoir tant crié. Il a bien regardé le pays jusqu'au fin fond et il dit à haute voix . Voilà. Je suis seul maintenant (42-47).

Tout, dans cette première partie du roman, nous décrit une nature profondément humaine, sorte d'organisme vivant qui regorge de santé, de sensualité et où le corps manifeste sa présence. La Mamèche contemple le nuage en voyage comme s'il anticipait son propre départ. On pourrait multiplier les exemples d'une réalité imaginée à partir d'une main: le doigt du soleil, la main grise de la nuit, un coude de bras, un chemin qui ouvre la bouche, etc...

Ainsi l'humanisation de la nature abonde de métaphores qui rendent souvent plus aiguës la justesse de la notation, comme quand Panturle est peint "avec une grande lèvre épaisse et difforme, comme un poivron rouge"(17). Ce qui est toutefois remarquable, c'est que ces images ne lassent presque jamais et ne souffrent guère d'exagération. C'est la discrétion qui l'emporte, le réalisme et la finesse dans les évocations sans aucune note de vulgarité. C'est frappant dans le cas de la sensualité de Panturle qui sent en lui l'instinct qui le porte vers la femme. Dans son dialogue avec la Mamèche qui a connu en son temps le désir féminin, elle joue le rôle discret, désintéressé de chercher une compagne mais sans forcer la note. C'est toi qui dois décider, lui dit-elle. La réponse va de soi, car elle correspond trop bien à l'impétuosité qui le pousse à ne plus être seul, "cette force folle que le printemps a mise au creux de ses reins et qui bout là comme une eau toujours sur le feu"(80). Autre image qui ajoute une note poétique sur le réalisme du quotidien.

## II . LA RENCONTRE

La tragédie, l'abandon du village par ses deux derniers habitants et la solitude de l'unique survivant se transforment en prologue d'un nouvel épisode qui, loin de nous plonger dans le désespoir ou la mort d'Aubignane, ouvre la voie sur Regain, seuil d'une renaissance. Gédémus, le remouleur qui parcourt les villages de Provence, accompagné d'une femme, Arsule, une bonne à rien, selon lui, qu'il a recueillie et dont il se sert pour tirer la bricole, introduit un nouveau chapitre dans cette histoire où la nuance humaine, corporelle et sensuelle se fait ici tout aussi transparente.

C'est d'abord l'image d'une route qui monte avec ses deux files de platanes, les maisons qui disparaissent au détour, leur disent "au revoir" et

regardent la route qui s'en va (53). Dans la montée vers le plateau, Arsule, attelée à la voiturette est remplacée par Gédémus quand la route se fait plus raide, jusqu'à ce qu'ils atteignent le plateau. Mais déjà Arsule a aperçu là bas quelque chose droit dans l'herbe avec des bras. Est-ce un arbre mort ou autre chose ? Et pendant qu'ils font la pause en cassant la croûte, Arsule dresse son doigt et dit: "ça a fait hop" impossible que ce soit seulement un arbre, malgré l'incrédulité de Gédémus qui finalement se rend sur place et constate qu'il n'y a rien (61). Mais règne désormais une sourde inquiétude. Le vent s'est levé.

Il gratte les yeux avec ses ongles. Il les a presque déshabillés. Le vent entre dans le corsage d'Arsule, lui coule entre les seins, il lui descend sur le ventre comme une main, il lui coule entre les cuisses, les baigne toutes en la refaîchissant comme un bain, car son corps est en travail comme du vin nouveau (61).

Les deux voyageurs se réfugient pour la nuit dans une petite grange toute délabrée. Arsule, meurtre et fatiguée par le poids de l'attelage, pense encore à l'homme. "Elle sent les doigts du vent sur elle, cette grande main du vent plaquée à nu sur sa chair". Ils se sont endormis serrés l'un contre l'autre, mais ils se réveillent non pas "au bruit d'un vent qui galopait à bride abattue sur le plateau, mais à celui d'un pas et d'un claquement d'étoffe"(67). C'est une ombre qui a éteint la barre d'argent luisant sous la porte. Et puis c'est parti.

Le récit s'enrichit ainsi d'un nouvel horizon qui ne peut se deviner que par bribes et demeure imprévu en partie et ce, à plusieurs niveaux. D'abord, celui du couple, Gédémus et Arsule, unis pour le travail par le hasard de circonstances, ensuite celui du paysage qui dissimule son secret dans cet arbre qui s'agite et les détourne de la route habituelle, et enfin celui de la sensualité d'Arsule qui s'accroît à mesure qu'elle avance sur le plateau, ressentant violemment dans tout son corps la nécessité de l'homme, comme si elle pressentait qu'elle allait le rencontrer. Ils changent donc de direction et débouchent sur Aubignane, devant la maison de Panturle qui justement revient de la chasse et entend un pas qui bouge sur les pierres. Il entre chez lui et du grenier où il est monté, il voit un homme et une jeune femme qui ouvre son corsage. Il n'en faut pas plus pour qu'il se précipite vers la porte, mais il n'y a plus personne. Il devine où ils sont allés et se met à leur poursuite. Il arrive au ruisseau qui "saute en trois sauts, entre des coussins de mousse"(89). La branche à laquelle il s'est accroché craque, il dégringole et, à demi inconscient, il se retrouve à plat ventre au bord de l'eau. On l'a tiré sur l'herbe et il reprend conscience. Tout naturellement sa main prend la main d'Arsule qui "entend les coups sourds de son sang qui

---

la foule à grands coups de talon ...ce poignet qui est un pont par lequel le charroi du désir de l'homme passe dans elle"(102).

Tout le vocabulaire dont se sert Giono s'imprègne d'humanité: c'est un nuage dans le ciel avec son ombre "qui marche sur la terre comme une bête"(56). Les herbes qui vont au galop (58). La nuit avance et pousse devant elle les débris d'un hameau qui se meurt (61). Quand Panturle guette le renard, il sent " le beau vent, large d'épaule qui bouscule tout le pays. A le voir comme ça, Panturle s'est dit: Celui-là, c'est un monsieur" (76). "Le vent le ceinture d'un bras tiède et l'emmène avec lui". Comme s'il se promenait avec un ami. "Le printemps est cramponné sur ses épaules comme un gros chat" (88). On pourrait accumuler les exemples qui s'ornent sans cesse de poésie, mais surtout de sensualité dans cette première rencontre de la femme qui suscite cette nouvelle métaphore: "ils ont maintenant de grands corps calmes, des coeurs simples comme des coquillots" (103). Et Panturle invite Arsule à le suivre chez lui.

### III . LA NOUVELLE SOCIÉTÉ

Arsule se révèle une excellente ménagère qui commence d'emblée à mettre de l'ordre dans la maison. Elle demande des allumettes pour remplacer le briquet et l'étoupe. Elle fouille dans les armoires et elle y trouve pantalons, vestes et chemises du père de Panturle ainsi que des aiguilles et une pelote de fil qui lui permet de les remettre à neuf, ce qui provoque l'admiration de Panturle qui s'exclame: Tu te débrouilles. Elle met la main sur de vieux corsages, des jupes et des fichus qu'elle répare. Elle s'impose à Panturle et reconstruit avec lui un lit où elle met de beaux draps blancs découverts dans un placard en ruine. Panturle demeure tout ébahi quand il glisse son corps dans cette blancheur. Elle se baigne dans le ruisseau, suivie par Panturle. La maison est propre, mais il leur manque un élément, car la viande, lapins et lièvres avec des pommes de terre constituent leur alimentation quotidienne. Panturle s'en rend brusquement compte quand il voit du pain chez un ami. Il demande timidement une tranche, et il reçoit un pain entier. Cela fera plaisir à Arsule, dit-il, tout en réfléchissant. Il pense à un terrain sur le revers de la pente où l'on pourrait brûler les genêts. Mais il faudrait du blé, une charrue et un cheval. Toutes choses qu'il finit par obtenir chez un bon voisin. Et le soc de la charrue il l'obtient chez son vieil ami Gaubert, paralysé maintenant et soigné par sa femme.

Il peut maintenant labourer la terre, l'ensemencer et attendre patiemment la récolte qui sera extraordinaire, contrairement aux moissons de la zone. Accompagné par Arsule au marché de Banon, il vend à bon prix son blé, mais il en conserve une partie pour faire le pain. Ils achètent ce dont ils ont

besoin, et fatigués du bruit de la foire, ils prennent le chemin du retour par un raccourci. Et, comme toujours, le langage humain est de mise: "un grand peuplier s'est mis à leur parler. Puis ça a été le ruisseau des Sauneries qui les a accompagnés bien poliment, puis il y a eu le vent du soir qui les a rejoints et qui a fait un bout de chemin avec eux..."(156).

Peu après, il se trouve nez à nez avec Gédémus qui vient réclamer Arsule dont il raconte l'histoire à sa manière. Panturle, généreux et face à cette bassesse, lui donne le prix d'un âne et d'un harnais. Ils se quittent après avoir trinqué et signé un reçu de 60 francs (168-169).

Tout est bien qui finit bien. Quand Panturle a entamé ses labours d'automne, un inconnu apparaît à l'horizon. Il lui demande d'accepter d'être son voisin, tout éberlué qu'il est d'avoir contemplé le beau blé à la foire de Banon. Quand ils se séparent, tout s'arrange: le nouveau venu arrivera avec sa femme et ses trois enfants et habitera dans un habitat attenant à la maison de Panturle. Arsule est maintenant enceinte et tout embaumé de joie. Panturle devant ses champs admire la bonne volonté de la terre grasse. "Il a appris la grande victoire ... sur la terre ancienne, renfrognée et poilue... debout devant ses champs ... il est solidement enfoncé dans la terre comme une colonne"(184-185).

Mais suffit-il de cette poésie tant de fois corporelle et sensuelle, de cette conclusion idyllique, pour que l'homme accède à sa plénitude dans cette unification avec la nature ? Ne se glisserait-il pas là une illusion qui ferait fi de la coordonnée humaine qui touche à l'essence de l'homme et qui n'est autre que l'esprit. ? Le mot esprit n'apparaît pas une seule fois dans le roman et il semblerait qu'on ne franchit pas la barrière du biologique, même si quelques circonstances indiqueraient parfois le contraire, comme le cadeau que fait Arsule à Panturle d'une pipe et d'un paquet de tabac, ou dans le dernier dialogue avec Gaubert où l'espérance de l'un le dispute à la délicatesse de l'autre. Sans atteindre le sommet d'une véritable identité personnelle, il existe parfois des chapitres dans nos vies où affleure la capacité de l'homme de s'ouvrir à un autre niveau, de deviner une autre dimension qui le conduirait progressivement vers la connaissance de sa véritable identité. On ne peut pas dire qu'il n'y ait guère de progrès ou d'évolution dans le récit. Arsule passe d'un état d'abêtissement dans sa vie antérieure à une féminité authentique. Panturle se convertit d'une sorte de sauvagerie à une existence plus humaine. Cependant presque tout se réduit à la sensibilité au stade de la biosphère, de la vie physique, sans aller beaucoup plus loin. Cette réduction se résume dans un récit idyllique où disparaissent tous les conflits de l'homme avec lui-même et avec les autres. Si on s'élève à un niveau apparemment plus complexe et si on pense que

la biosphère doit se compléter dans la noosphère, si, en d'autres termes, l'essentiel reste l'esprit qui sublime tout le reste, on est loin du compte dans Regain, même si l'un ou l'autre épisode peut donner le change comme quand il est dit après le succès du blé à Banon, ils ont besoin de silence qui les pétrit, "de se toucher du bras ou de la main pour se contenter un peu le coeur" (155-156). Mais c'est toujours la sensibilité qui prime.

Apparemment la nature est vaincue ou dominée. La nouvelle communauté se crée dans une harmonie sans discussion. Nous sommes, comme dirait Leibnitz, dans le meilleur des mondes qui n'existe nulle part. L'homme d'aujourd'hui a-t-il besoin de ce retour à la nature, dans tous les sens du mot, comme si le retour à la terre signifiait rejoindre le sein maternel ? Mais cela même qui peut, dans un premier moment, séduire et pacifier, n'est peut-être qu'un retour en arrière, un horizon du passé qui empêche l'homme de s'ouvrir à l'avenir, le laisse donc sursaturé, alors qu'il devrait courir l'aventure de sa libération dans l'expérience d'une nouvelle naissance. En d'autres termes il s'agirait de quitter la biosphère, pour entrer dans la noosphère et prolongeant cette idée dans la vision de Ken Wilber, l'homme n'est-il pas amené à passer d'un paradigme de la représentation, si poétique soit-elle, à un autre paradigme, celui de l'intériorité où, dans la profondeur et l'intimité de lui-même, il se découvre lui-même et irradie ce qu'il est. Qu'on ne s'y trompe point. Il ne s'agit pas ici de se recroqueviller sur soi-même dans une introspection malade et qui frôlerait le morbide, mais bien plutôt d'éprouver la commotion du souffle divin qui bouleverse l'être intime et qui rythme d'un même mouvement l'homme et l'univers. Perspective qui échappe à la science, car elle découle du paradigme de l'objectivité qui construit la carte de l'univers et donc le découpe en multiples compartiments plus ou moins étanches qui obnubilent le sens ultime de la totalité et de l'unité. Giono lui-même n'hésite pas à lancer un coup de patte au professeur, un de ceux qui s'y entendent sur les choses de la terre et qui cultive une ferme dans l'observation parfaite des impératifs scientifiques. Au bout d'un an, l'échec est complet. C'est devenu un désert qui vomissait la vie (140). Autrement dit, l'application objective oublie le mystère de la vie et s'estompe le rôle de l'observateur, nécessairement impliqué dans son observation. Il faut bannir dans cette vision le binôme sujet-objet qui appartient à la science. Personne ne doute que celle-ci, aidée par la technique ait apporté des progrès extraordinaires qui suppriment ou allègent une vie lourde de quantité de travaux pénibles et dégagent ainsi une nouvelle existence humaine de commodités inconnues auparavant. Mais si on abandonne la recherche de sa véritable identité dans une intériorité de plus en plus exigeante, jusqu'à arriver au fond de soi-même de telle sorte qu'on s'approche progressivement de ce qu'on est vraiment sans croire



jamais qu'on y est arrivé, on risque de se perdre dans le dédale d'un vie contemporaine coupée de sa source la plus authentique. Contrairement au langage actuel et pour l'exprimer en termes apparemment scandaleux, l'univers ne se trouve pas en face de l'homme. L'homme lui-même est l'univers. Nous vivons, sans en prendre conscience, dans un milieu divin.

Si nous appliquons maintenant ce schéma au roman de Giono, tout indique que l'auteur a mis en évidence une magnifique représentation de l'homme et de la nature vus à partir du regard d'un poète sensible à la beauté du monde limité où il se meut, mais qu'il n'a pas franchi la barrière qui freine la représentation objective pour donner libre cours au mystère de l'être lui-même. On ne le touche jamais, même si dans certains épisodes, on entrevoit des gestes concrets d'une humanité intime plus profonde.

Résumons-nous: L'homme et l'univers ne sont pas deux composantes étrangères l'une à l'autre. Elles sont unies intimement et constituent une unité indélébile. Regain est sans doute une étape vers cet idéal, mais situé uniquement au plan sensible, il tronque la réalité humaine de sa part la plus symptomatique, l'esprit, ce supplément d'âme dont parlait Bergson au début du XXe siècle, ou cette conclusion de Terre des hommes: Seul, l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'homme. La glaise est présente dans Regain, et combien, le vent souffle aussi et violemment mais l'Esprit, absorbé par les sens, se perd dans les coulisses.